

demander, à plus juste titre, les saints embrassements de l'Époux des vierges que la pureté virgine? C'est à elle qu'il appartient d'embrasser Jésus, parce qu'elle n'a point d'autre époux que lui; et c'est ce qui fait dire à l'apôtre, que ce sont les vierges chastes et pudiques qu'il destine à l'unique Époux, qui est le Sauveur, *Uni viro*.

Quelle doit être votre joie, ô vierges sacrées, dans cette mystérieuse union! C'est là, dit le pieux saint Bernard¹, que les amertumes contentent, parce que la charité les change en douceur. Le monde ne comprend pas ces délices; la sainte pureté les entend, parce qu'elle les goûte dans la source même. Expliquez-les-nous, ô disciple vierge: disciple bien-aimé du Sauveur, dites-nous les chastes délices des vierges en la compagnie de l'Agneau. Écoutez comme il parle dans l'Apocalypse: « J'ai entendu, dit-il², une voix « du ciel, comme le bruit de plusieurs eaux, et « comme le bruit d'un grand tonnerre, et comme « le bruit d'instruments de musique: et ils chantaient un nouveau cantique devant le trône, « et nul autre qu'eux ne pouvait l'apprendre. » Quel est donc ce nouveau cantique, qui se chante avec tant de bruit, qu'il est semblable à un grand tonnerre, et avec une si juste harmonie, qu'on le compare à une musique? Cantique éclatant qui éclate ainsi qu'un tonnerre, qui est si secret néanmoins et si rare, que personne ne l'entend ni ne le sait que ceux qui le chantent. Qui nous développera ces mystères? Ce sera le disciple bien-aimé lui-même. « Ce sont ceux-ci, dit-il³, « qui sont vierges, et ils suivent l'Agneau partout « où il va. » Si les vierges suivent l'Agneau, je ne m'étonne plus de leur chant, parce que je vois le principe de leur joie. C'est aux vierges qu'appartient le nouveau cantique, puisque la virginité est une vertu qui est propre à la nouvelle alliance: aucun n'apprend ce cantique que ceux qui le chantent, parce que c'est de la virginité que le Sauveur dit: « Tout le monde n'entend pas « cette parole; mais ceux à qui appartient ce « don⁴. » Au reste, si le cantique des vierges éclate avec bruit, c'est qu'il vient d'une joie abondante; s'il résonne avec justesse, c'est qu'il naît d'une joie réglée, qui n'a rien du débordement ni de la dissolution de la joie mondaine.

Courage donc, mes très-chères sœurs, joignez-vous à cette troupe innocente, apprenez ce nouveau cantique. Voyez cette sainte compagnie qui vous tend les bras: Venez, disent-elles, venez avec nous, pour chanter les louanges de l'Agneau

¹ De div. Serm. xcvi, n° 2, t. 1, col. 1217.

² Apoc. xiv, 2, 3.

³ Ibid. 4.

⁴ Matth. xix, 11.

sans tache, qui a purgé par son sang les péchés du monde: la les Agnès, les Agathes, les Céciles, les Ursules, les Luces, vous montrent déjà la place qui vous est marquée, si vous gardez la foi à l'Époux céleste, auquel l'apôtre vous a promises. Ah! souvenez-vous, chères sœurs, que vous êtes fiancées à ce seul Époux, et ainsi que vous devez être généreusement séparées. Si vous voulez lui être saintement unies, réglez les passions de votre âme, et apprenez de saint Augustin, « qu'il « vous est plus aisé de les modérer, qu'aux amateurs du monde de les contenter: » *Facilius reserantur in eis qui Deum diligunt cupiditates istæ, quam in eis qui mundum diligunt aliquando satiantur*¹. Conservez votre ouïe; c'est par là qu'Ève a été séduite: gardez soigneusement votre vue; car ce n'est pas en vain qu'on vous donne un voile, comme un rempart de votre pudeur, dit le grave Tertullien, qui retient vos yeux et exclut ceux des autres: *Vallum verecundiæ, quod nec tuos emittat oculos, nec admittat alienos*². Que votre âme ne s'épanche pas en des discours inconsidérés, parce que si vous ne demeurez unies en vous-mêmes, vos forces aussitôt seront dissipées. Ne dédaignez pas les petits désordres, parce que c'est par là que les grands commencent: craignez où il n'y a rien à appréhender, et vous trouverez la sûreté dans le péril même. Vous devez croire qu'il est bienséant à des vierges d'être timides, puisque vous voyez la très-sainte Vierge être même troublée à l'aspect d'un ange³: et ce qui doit vous obliger à craindre toujours, c'est que l'Époux, que vous donne le saint apôtre, n'a pas moins de jalousie que d'amour pour vous.

Voulez-vous voir qu'il a de l'amour? écoutez le divin Psalmiste: « Le roi, dit-il, désirera votre « beauté⁴. » Voulez-vous voir qu'il a de la jalousie? « Je suis jaloux de vous, dit l'apôtre, de la jalousie de Dieu. » Voyez que cet excellent maître des Gentils, vous montrant l'amour de Jésus, pour exciter votre confiance, vous parle en même temps de sa jalousie, pour vous retenir toujours dans la crainte. De là vient qu'en lisant le sacré cantique, nous remarquons deux regards du divin Époux: il y a un regard qui admire, et c'est le regard de l'amant; il y a un regard qui observe, et c'est celui de la jalousie. Que vous êtes belle, ô fille du prince, dit l'Époux à la chaste épouse⁵! Cette ardente exclamation ne vient-elle pas d'un regard qui admire? c'est ce que

¹ Ad Bonif. Ep. cccxx, n° 6, t. II, col. 813.

² De Virg. veland. n° 16

³ Luc. 1, 29.

⁴ Ps. xlii, 12.

⁵ Cant. vii, 1, 6.

j'appelle le regard de l'amant. Voulez-vous voir le regard du jaloux? « Mon bien-aimé est venu, « dit l'épouse, regardant par les fenêtres, guetant tant par les treillis¹. » Ne voyez-vous pas le regard qui observe? c'est le regard de la jalousie. Aimez le regard de l'amant; craignez le regard de la jalousie, qui vous veille et qui vous observe.

Chères sœurs, votre bien-aimé est jaloux de la jalousie la plus délicate: s'il voit que votre cœur se partage, il se pique et il se retire; il vous veut posséder tout seul. C'est pourquoi, en le choisissant pour époux, vous vous êtes entièrement dépouillées: vous avez joint à la sainte virginité une pauvreté désintéressée, qui ne laisse rien sur la terre que vous puissiez justement estimer à vous. Vous abandonnez même votre volonté; et quittant ce qui est le plus en votre pouvoir, ne déclarez-vous pas devant Dieu, que vous ne vous retenez aucun bien au monde? Vous confirmez, par la religion de vos vœux, ces généreuses résolutions; et ces vœux, ne sont-ce pas des contrats sacrés, par lesquels vous cédez à Dieu, et lui transportez en fonds tout ce que vous êtes? Votre profession est un sacrifice; et les vœux que vous prononcez sont un glaive spirituel, qui vous immole au Sauveur des âmes.

Vivez donc, mes très-chères sœurs, comme des victimes volontairement consacrées: humiliez-vous sous la main de Dieu, et ne souffrez pas que l'orgueil prostitue votre virginité à Satan, qui est le prince des esprits superbes. Ah! sans doute vous n'ignorez pas jusqu'à quel point l'orgueil est à craindre, et que c'est le plus dangereux de nos ennemis. C'est celui qui lâche le dernier prise, et qui sait même profiter de la déroute de tous les autres. Que dis-je, de la déroute de tous les autres? il profite de sa propre défaite. C'est le seul de nos ennemis de la défaite duquel il est dangereux de se réjouir, parce qu'en se réjouissant de l'avoir vaincu, on le rétablit dans ses droits, et souvent même on lui augmente ses forces. Lorsque nous pensons quelquefois avoir si bien réglé notre vie, que nous avons surmonté jusqu'à l'orgueil même, c'est là, dit saint Augustin, qu'il lève la tête: « Et de quoi « triomphes-tu, nous dit-il? je vis encore, et « c'est ton triomphe qui me donne la vie: » *Ecce ego vivo, quid triumphas? et ideo vivo, quia triumphas*²; ou plutôt ton triomphe, c'est moi-même.

Munissez-vous, mes sœurs, contre ce poison qui a gâté les plus grandes âmes, et ruiné les vertus les plus éminentes. Étudiez la science de

¹ Cant. II, 9.

² De Nat. et Grat. n° 35, t. x, col. 142.

l'humilité, qui est la vraie science des enfants de Dieu. C'est elle qui vous ouvrira les secrets célestes; c'est par elle que les grandeurs de Jésus vous sont accessibles; c'est elle qui mérite d'obtenir de Dieu ce qu'elle ne peut jamais exprimer assez: c'est elle qui vous bâtira sur la terre un édifice spirituel, dont le faite s'élèvera jusqu'aux cieux; où les vierges saintement soumises, étant associées avec les saints anges, chanteront avec eux aux siècles des siècles, devant le trône de l'Agneau sans tache, la gloire éternelle et indivisible du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Amen.

SERMON

POUR UNE PROFESSION.

Quel est le monde auquel il nous faut renoncer. Combien ce renoncement doit être étendu dans une religieuse. Avec quel soin elle doit persévérer dans la guerre qu'elle déclare au monde, et éviter les moindres relâchements. Obligation que sa vocation lui impose, d'avancer toujours, et de tendre sans cesse à la perfection.

Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie, et sequatur me.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix tous les jours, et qu'il me suive. Luc. ix, 23.

Vous avez désiré, ma très-chère sœur, d'entendre de moi, en ce jour, une exhortation chrétienne, espérant peut-être que ce grand prédicateur des cœurs donnerait par sa vertu quelque prix à mes pensées, parce qu'il les verrait naître d'une charité fraternelle. Il faut, s'il se peut, satisfaire ce pieux désir; et pour faire de mon côté ce qui sera nécessaire, je tirerai des paroles de notre Sauveur, que je vous ai récitées, trois instructions importantes qui vous pourront servir, avec la grâce de Dieu, pour tout le reste de votre vie. Seulement je vous conjure de joindre vos prières aux miennes, afin qu'il plaise à cet Esprit qui souffle où il veut¹, de répandre sur mes lèvres ces deux beaux ornements de l'éloquence chrétienne; je veux dire la simplicité et la vérité. Après quoi, pour une plus claire intelligence de cet entretien, je vais tâcher de vous expliquer l'intention de notre bon Maître dans le lieu que je viens d'alléguer.

Comme un sage capitaine, se préparant à une expédition difficile, déclare à ceux qui viennent servir sous ses ordres, à quelles conditions il les reçoit dans ses troupes: de même le sauveur Jésus étant descendu du ciel pour faire la guerre à

¹ I. Joan. III, 8.

Satan, pour inviter tous les hommes à cette entreprise, il propose en peu de mots les qualités nécessaires pour pouvoir être rangés sous ses étendards. « Quiconque, dit-il, désire venir après moi, c'est-à-dire, quiconque me veut reconnaître pour son capitaine, il faut, poursuit-il, qu'il renonce à soi-même; » *Abneget semetipsum* : puis, qu'il prenne une généreuse résolution de porter sa croix tous les jours, » *et tollat crucem suam quotidie*; « et qu'il me suive enfin par mille embarras de périls, de supplices et d'ignominies, » *et sequatur me*. C'est en abrégé ce qu'il faut quitter, et ce qu'il faut faire à sa suite : voilà les lois et les ordonnances de cette milice. C'est pourquoi je me suis résolu d'appliquer à l'état que vous allez embrasser les ordres généraux de Jésus-Christ notre chef, et de vous faire voir dans le sens littéral de mon texte, selon le dessein que je vous ai déjà proposé; premièrement, jusqu'à quel point votre condition vous oblige de renoncer au monde, en second lieu, comment il vous faut persévérer dans cette sainte résolution, et enfin, comment, non contente de persévérer, vous devez toujours croître, et toujours enchérir par-dessus les actions passées. Ce seront les trois avertissements que comprendra ce discours, que je prie Dieu de graver pour jamais au fond de votre âme.

PREMIER POINT.

Lorsqu'on vous prêche si souvent, ma très-chère sœur, qu'il faut renoncer, il est nécessaire que vous entendiez que ce monde, auquel il faut renoncer, réside en vous-même. Le disciple bien-aimé vous le montre fort à propos, quand il dit : *Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt* : « Gardez-vous bien d'aimer le monde, ni ce qui est dans le monde; » d'autant, ajoute-t-il peu après, « qu'il n'y a dans le monde que concupiscence de la chair, et concupiscence des yeux, et superbe de vie : » *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ*¹. Cet orgueil et cette double concupiscence, que peut-ce être autre chose que le trouble de nos passions? Et ce trouble, n'est-ce pas le fruit maudit de l'amour aveugle que nous avons pour nous-mêmes? Par conséquent, ce monde qu'il nous faut quitter, c'est nous-mêmes : *Abneget semetipsum*.

Que si vous me demandez d'où nous vient cette dure nécessité, que notre adversaire nous soit si proche, et que nous soyons, pour ainsi dire, si fort amis de notre ennemi, qu'il vous sou-

¹ I. Joan. II, 15.

viennent de ce bienheureux état d'innocence, où la partie supérieure conduisait si paisiblement les mouvements inférieurs, où le corps se trouvait si bien du gouvernement de l'esprit; parce que l'homme tout entier conspirait à la même fin. En ce temps-là, on n'entendait point parler de ces fâcheux termes de renoncer à soi-même. Mais la vanité, fille et mère du désordre, pervertit bientôt cette douce disposition, et ayant fait révolter l'esprit contre Dieu, souleva par un même coup la chair contre la raison. La désobéissance est vengée par la désobéissance : l'homme, ainsi que l'enseigne saint Paul², veut en même temps ce qu'il ne veut pas, et sentant en soi deux volontés discordantes, il ne saurait plus reconnaître laquelle est la sienne : si bien que, dans cette incertitude et cette impuissance, il faut nécessairement qu'il se perde pour se sauver³. On ne lui dit plus, comme auparavant, qu'il commande à toutes les créatures⁴; mais on l'avertit de se défier de toutes les créatures. Pour le punir d'avoir voulu se satisfaire contre la loi de son Dieu, il est ordonné à jamais qu'il renoncera à ses propres inclinations, s'il se veut bien remettre en ses bonnes grâces. Et lui qui croyait se pouvoir faire plus de bien qu'il n'en avait reçu de la main de son Créateur, sera condamné, par une juste vengeance, à être lui-même son plus cruel et irréconciliable ennemi.

C'est pourquoi je vous en conjure, ma très-chère sœur, par ce Dieu que vous servez; après avoir compris combien il est nécessaire de quitter le monde, considérez attentivement la hauteur de cette entreprise. Le monde qu'il faut mépriser, ce n'est ni le ciel, ni la terre; ce ne sont ni les compagnies, ni cette vaine pompe, ni les folles intrigues des hommes : certes, il ne serait pas d'une si prodigieuse difficulté de s'en séparer. Mais quand il s'agit de se diviser de soi-même, de quitter, dit saint Grégoire⁴, non ce que nous possédons, mais ce que nous sommes, où trouverons-nous une main assez industrieuse ou assez puissante, pour délier ou pour rompre un nœud si étroit? Quelles chaînes assez fortes pourront jamais contraindre cet homme animal, qui règne en nos membres, à subir le joug de l'homme spirituel? Sans doute il retournera toujours à ses inclinations corrompues. Comme une personne que l'on attache contre son gré à quelque sorte d'emploi, dans le temps que vous l'y croyez la plus occupée, s'entretient souvent dans des concep-

¹ Rom. VII, 19.² Luc. IX, 24.³ Genes. I, 26.⁴ In Evang. lib. II, Hom. XXXII, n° I, et seqq., t. I, col. 1586 et seqq.

tions creuses et extravagantes : de même ce vieil Adam, quand vous lui aurez arraché ce qu'il poursuit avec plus d'ardeur, quand vous aurez tenté toutes sortes de voies pour lui faire suivre la raison, il n'y aura ni erreur ni chimères où il ne s'amuse plutôt; « d'autant, dit saint Paul, qu'il est incapable de goûter ce qui est de Dieu : » *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei*¹.

Et ne vous tenez point assurée sur votre vertu; car il se sert contre nous de la vertu même. Ceux qu'il n'a pu vaincre par un combat opiniâtre, souvent il les renverse par l'honneur de la victoire; et lorsqu'ils s'imaginent être devenus extrêmement humbles, il les rend orgueilleux par cette humilité prétendue. Combien en voyons-nous qui, séduits par ces artifices, pensent, en se jetant dans un cloître, quitter les vanités pour la mortification, et ne font, à le bien prendre, que quitter des vanités pour des vanités; en cela d'autant plus criminels et plus misérables, qu'ils vont porter le monde jusqu'au fond de la solitude, qu'ils se vont perdre dans le lieu où les autres cherchent leur refuge, et qu'ils joignent non-seulement Jésus-Christ avec Bélial, mais qu'ils sacrifient à Bélial dans le temple et sur les autels de Jésus-Christ même.

C'est, ma très-chère sœur, ce que vous avez particulièrement à méditer en ce jour. Si vous envisagez bien l'action que vous allez faire, vous trouverez que toutes ses circonstances vous préchent le mépris du monde. Parcourons-les, s'il vous plaît, et vous découvrirez clairement ce que je vous dis.

Dites-moi, y a-t-il rien qui rende une personne plus vile que la pauvreté? Quand vous entendez dire de quelqu'un que c'est un homme de néant, ne jugez-vous pas incontinent qu'on parle d'un pauvre? D'où vient que David, après avoir dépeint les diverses calamités des pauvres, conclut enfin par ces paroles qu'il adresse à Dieu : *Tibi derelictus est pauper*² : « O Seigneur, on vous abandonne le pauvre; » voulant dire que chacun court avec ambition au service des grands, et qu'il n'y a que Dieu seul à qui les pauvres ne soient point à charge. Et il est si vrai, ce que dit un poète³, que la pauvreté rend les hommes ridicules, que ceux qui y sont réduits ont je ne sais quelle honte de l'avouer, et quelquefois le deviennent de crainte de le paraître. Je sais bien que celle que vous professez, d'un côté vous est honorable; mais elle a aussi d'autre part quelque chose de beaucoup plus rude, en ce qu'elle res-

semble à la pauvreté des esclaves, qui non-seulement ne possèdent rien, mais de plus sont incapables de rien posséder. Vous perdez toutes sortes de droits; on en vient jusque-là que de ne vous plus compter parmi les vivants : si bien que vous pouvez dire avec le Psalmiste : « Tous mes proches m'ont abandonné, mais le Seigneur a eu la bonté de me recevoir⁴; » et avec Notre-Seigneur : « Mon père et ma mère, mes frères et mes sœurs, ce sont ceux qui écoutent et observent la parole de mon Dieu⁵. »

Quant à cette fleur sacrée de votre virginité, que vous allez présenter pour être en bonne odeur au Verbe divin votre Époux; ô Dieu! qui vous pourrait assez exprimer combien elle vous oblige de vous tenir nette de toutes les affections de la terre? Sachez que votre virginité vous prépare un lit nuptial, où vous posséderez, dans le repos de votre âme, Jésus, l'amoureux des vierges; mais qui les aime avec une extrême jalousie. C'est pourquoi son zélé disciple prenant part aux affections de son maître : « Je suis jaloux de vous, » dit-il, de la jalousie de Dieu; » *Emulor enim vos Dei æmulatione*; parce que, ajoute-t-il, « je vous ai fiancée, comme une vierge chaste, à un seul homme, qui est Jésus-Christ : » *Despondi vos uni viro, virginem castam exhibere Christo*⁶. Or, pensez quel serait le sentiment d'une fille chaste et pudique, si on lui parlait de rompre, avant son mariage, cette foi qu'elle conserve uniquement pour son cher époux. Telle doit être votre pudeur, je ne dis pas à l'égard des voluptés bestiales; mais je dis à l'égard des moindres sollicitations de ce monde.

Car la jalousie de Jésus ne regarde pas seulement les hommes; son amour est si tendre, qu'il s'offense et se pique si vous choisissez la moindre chose hors de lui. Toutes ces douces contraintes où vous êtes sont autant d'effets de sa jalousie. Y a-t-il aucun de nos sens par lequel nous touchions les choses plus légèrement que par celui de la vue? Et toutefois il témoigne, par ce voile qu'il vous impose, qu'il ne vous permet pas cette sorte de jouissance. Et le docte Tertullien dit que l'on en couvre les vierges, de peur qu'elles ne soient souillées des moindres regards; estimant la virginité une chose si délicate, qu'elle peut être en quelque façon violée par les yeux, surtout par ces yeux que l'apôtre appelle si élégamment « yeux pleins d'adultère : » *Oculos adulteri plenos*⁴. D'où vient que ce grand homme, selon sa gravité ordinaire, nous a dépeint de la sorte ce voile des

¹ Ps. XXVI, 10.² Matth. XII, 50.³ II. Cor. XI, 2.⁴ H. Petr. II, 14.¹ I. Cor. II, 14.² Ps. IX, 75.³ Juvenal. Satyr. III.

vierges : *Indue armaturam pudoris, circumduc vallum pudicitiae, murum sexui tuo strue qui nec tuos emittat oculos, nec admittat alienos*¹ ; « Revêtez-vous, leur dit-il, des armes de la pudeur ; entourez votre honnêteté d'un rempart : dressez une muraille à votre sexe, qui empêche vos yeux de sortir, et refuse l'entrée à ceux des autres : » d'où vous pouvez conclure qu'une vierge n'est plus vierge sitôt qu'elle s'abandonne aux sentiments de la terre, et qu'alors sa virginité lui tourne en prostitution.

Passons outre : il n'y a rien qui soit plus à vous que votre propre volonté ; néanmoins vous avez bien la résolution de vous en vouloir dépouiller. En effet, vous la soumettez tellement aux ordres d'autrui, qu'on ne sait plus si c'est la vôtre ou celle de vos supérieurs ; et l'obéissance rigoureuse que vous professez l'anéantit de telle sorte, qu'un Père ancien l'a nommée la sépulture de la volonté² ; sépulture certainement bien pénible, parce qu'il la faut recommencer mille et mille fois ; mais qui vous avertit que, renonçant si généreusement à la chose qui est le plus en votre pouvoir, ce serait un crime si vous vous reteniez aucun bien du monde.

Enfin, considérez, par une réflexion sérieuse, que l'action que vous allez faire est un sacrifice, et que ce serait un sacrilège exécrable, si vous réserviez quelque chose de ce qui entre par une oblation solennelle en la possession du Très-Haut. Ophni et Phinéas, sacrificateurs d'Israël, pour s'être attribué les offrandes que le peuple présentait à Dieu, furent dévorés avec leur armée par le glaive des Philistins³ : d'autant, comme dit le prophète Isaïe, « que Dieu est le Seigneur, et ne peut souffrir la rapine dans les holocaustes : » *Ego Dominus, odio habens rapinam in holocausto*⁴. Et de quelle punition penseriez-vous être digne, si vous ravissiez à Dieu non point la graisse des agneaux ou des béliers ; mais une victime vivante, lavée du sang de son Fils, qu'il a tirée du monde pour la sanctifier à son nom ?

Dites donc, ma très-chère sœur, en faisant une revue générale dans tous les replis de votre cœur, dites du plus profond de votre âme : O monde, à qui mon Maître n'a pu plaire, et qui n'as pu plaire à mon Maître ! ô monde, qu'il a surmonté par l'infamie de sa mort ! monde enfin, théâtre de folie et d'illusion, je te quitte et je te renonce de toute mon affection. Et vous, rompez mes liens, ô Seigneur ! je vous immolerai une hostie de louange⁵, et mon âme délivrée ne cessera de

¹ De Virg. vel. n° 16.

² S. Joan. Clim. Scal. Parad. Grad. IV.

³ I. Reg. II, III, IV.

⁴ Is. LXI, 8.

⁵ Ps. CXV, 8.

béni vos incomparables bontés. Daignez, mon sauveur Jésus, me recevoir en vos bras, et ne permettez pas que mes ennemis m'en arrachent. C'est ce que vous donnera, s'il plaît à Dieu, la persévérance, qui doit faire le second point de cet entretien.

SECOND POINT.

« Qui veut venir après moi, dit notre divin Capitaine, qu'il renonce à soi-même, et porte sa croix tous les jours : » *Tollat crucem suam quotidie*. Cette croix, c'est la guerre que nous devons avoir contre le monde et la chair, auxquels nous devons nous crucifier avec notre Maître : et ce mot, « tous les jours » nous marque la persévérance. Au reste, notre prince nous avertit qu'il ne nous veut point épargner ; qu'avec lui, une bataille gagnée en attire une autre, et qu'il ne sait point donner d'autre rafraîchissement à ses troupes ; qu'il entend enfin que leur travail soit continuel en ce monde, puisque leur couronne dans le ciel doit être immortelle : voilà comme il nous encourage à persévérer.

Pour appliquer ceci à votre condition, comprenez, s'il vous plaît, la nature de vos vœux. Il y a deux sortes de vœux ; les uns sont pour un temps, et les autres, à perpétuité, comme ceux que vous allez faire. Ce que je dirai se doit entendre particulièrement des derniers, bien qu'à proportion il se puisse aussi appliquer aux autres.

C'est la religion, disent les théologiens, qui nous lie à Dieu ; et le vœu, selon leur doctrine, en est un des actes qui a la vertu d'êtreindre ce sacré nœud. Car encore que tout ce que nous sommes appartienne au Créateur, de droit naturel ; néanmoins il a voulu nous laisser un certain domaine sur nos actions, pour former en nos âmes une légère image de sa souveraineté absolue : et c'est ce domaine que vous lui cédez et transportez par vos vœux. Quels doivent donc être les sentiments d'une âme pieuse, qui se veut de tout son cœur dévouer à Dieu ? Premièrement, elle considère que tout ce qu'il y a d'être dans les créatures, relève de cet Être souverain et universel : puis, poussée d'un violent désir de se réunir à son principe, et de se donner à lui pour toute l'éternité, elle proteste de se résigner tout entière à ses saintes dispositions ; afin qu'il règne sans réserve sur ses puissances, qu'il les occupe toutes et les remue selon ses conseils, s'y attachant de tous ses efforts et enracinant, pour ainsi dire, sa volonté dans cette volonté première et indépendante, la règle et le centre de toutes les autres. Telle est l'adoration que vous allez rendre aujourd'hui à cet Esprit incompréhensible, dont le ciel et la terre redoutent les commandements.

Et cette adoration est en ce point différente de toutes les autres, que celles-ci passent avec l'acte que vous en formez ; au lieu que celle-là a son effet dans toute la vie : de sorte que comme Dieu est immuable par la loi toujours permanente de son éternité ; ainsi vous vous faites une loi vous-même, par les vœux que vous concevez, d'être ferme et inébranlable dans son service.

Donnez-vous donc de garde que l'ennemi ne vous trompe ; et que, ne pouvant vous ébranler d'abord dans la fin principale de votre vocation, il ne tâche de vous jeter peu à peu dans quelque relâchement, et ne vous fasse négliger insensiblement les choses de moindre importance : sur quoi vous avez à penser qu'une âme religieuse, dont tous les mouvements concourent à la même fin, ressemble en ce point à une voûte bien affermie, qui est incapable de succomber quand on la veut pousser tout entière, mais qu'on peut faire tomber facilement en ruine par la désunion qui s'en ferait pièce à pièce. C'est pourquoi ne dédaignez pas ce qui vous semble le moins nécessaire, parce que de là dépend le plus important ; Dieu ayant ordonné pour la connexion de toutes les choses, et afin que chacune eût son prix, que les plus grandes fussent soutenues sur les plus petites : et ainsi ce qui serait peut-être à mépriser, selon sa nature, devient très-considérable par la conséquence. Ne permettez donc pas que l'on vous puisse jamais reprocher ce que le saint apôtre reproche aux Galates¹ : *Sic stulti estis, ut cum spiritu cœperitis, nunc carne consummemini* ? « Seriez-vous bien assez insensée pour vouloir finir par la chair, après avoir commencé par l'esprit ? Auriez-vous, poursuit-il, tant souffert en vain ? » *Tanta passi estis sine causa* ?

Et moi, ne vous puis-je pas dire, à l'exemple de ce Maître des prédicateurs : Auriez-vous pour néant renoncé au monde ? Non, non, ma très-chère sœur ; veillez dans l'exercice de l'oraison ; que vos yeux languissent et défaillent, en regardant le saint lieu d'où vous doit venir le secours ; et celui qui a commencé en vous cette bonne œuvre, non-seulement vous donnera la grâce de persévérer, mais encore il vous fera croître de jour en jour en Jésus-Christ notre chef : *Crescentes in eo per omnia, qui est caput Christus*². C'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

« Qui veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, et porte sa croix tous les jours, et me suive : » *Et sequatur me*. Pour ne nous

¹ Galat. III, 34.

² Ephes. IV, 15.

point éloigner de notre première pensée, ne vous semble-t-il pas entendre notre brave Capitaine, qui pour porter en nos cœurs une vigoureuse résolution : Qui m'aime me suive, dit-il : il est vrai que je vous mène à de grands périls ; mais souvenez-vous que je vous commande de me suivre, et non point de marcher devant. « Or, nous n'avons point un pontife qui ne sache pas compatir à nos infirmités : » *Non habemus pontificem, qui non possit compati infirmitatibus nostris*¹. Comprenez maintenant combien ces paroles nous invitent à croître toujours.

Quand ces deux difficultés concourent en un même objet, savoir, la nécessité de le suivre et l'impossibilité d'y atteindre, il ne reste qu'une chose à faire, qui est d'avancer toujours. Or, tel est le Fils de Dieu, l'exemplaire de notre vie. Nous voyons dans ses actions, premièrement, la lumière de ses vertus qui nous doit conduire ; et en second lieu, la perfection où nous ne pouvons parvenir. Il faut donc courir incessamment après lui, selon la mesure qui nous est donnée, comme ce brave athlète saint Paul, qui court incessamment vers le but de la carrière : *Ad destinatum persequor*, dit-il² ; c'est-à-dire, « Je poursuis toujours ma pointe ; je ne cesse de pousser en avant au point où l'on me montre le terme de ma carrière, qui est Jésus-Christ. » Mais considérant entre son Maître et lui une distance infinie, il s'étonne d'avoir si peu avancé, et oublie, dit-il, ce qui est derrière lui ; c'est-à-dire, qu'il ne fait point d'état de l'espace qu'il a couru : *Quæ quidem retro sunt obliviscens*. Quant à ce qui lui reste, où il ne voit point de bornes, il s'y étend : il veut dire qu'il passe ses forces, et sort en quelque façon de soi-même pour y arriver : *Ad ea quæ sunt priora extendens meipsum* ; d'où je conclus que la perfection du christianisme ne consiste point en un degré déterminé. Or, ce que vous recherchez dans le genre de vie que vous embrassez, c'est la perfection du christianisme, et par conséquent ne vous laissez jamais de monter : allez de vertu en vertu, si vous voulez voir le Dieu des dieux en Sion³.

Et pour ramasser en trois mots toute l'instruction de ce discours, détachez-vous entièrement de vous-même : vous y êtes obligée par l'action que vous allez faire, et par les conseils évangéliques que vous professez : *Abneget semetipsum*. Persévérez ; c'est ce que vous enseigne la nature de vos vœux, qui est immuable : *Tollat crucem suam quotidie*. Enfin augmentez, si vous ne vou-

¹ Hebr. IV, 15.

² Philipp. III, 12, 13, 14.

³ Ps. LXXXIII, 8.